des particularités notables : la pratique de la réplique interrompue, de la reprise prêtée à l'interlocuteur, l'emploi en fin de vers d'un monosyllabe hors mètre, qui peuvent être considérés comme des « tics » térenciens, sont très rares dans cette pièce seule ; mais surtout le Lexique de Jenkins fait apparaître d'une part comme fréquents dans l'*Hécyre* des termes qui ne se trouvent pas dans les autres pièces, et d'autre part comme fréquents dans ces pièces des termes qui sont absents de l'*Hécyre*. Cette pièce pourrait-elle être suspectée d'avoir pour auteur quelqu'un des collaborateurs qu'une tradition persistante a prêtés à Térence[1]?

— M. BARDON, président, accueille avec faveur ces données nouvelles propres à nous faire avancer dans la solution d'un problème irritant et souvent éludé.

— M. A. ERNOUT trouve en effet troublantes les observations présentées, et souligne à son tour dans l'intrigue et la présentation de la pièce des motifs valables de suspicion.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 14 FÉVRIER 1959.

Président : M. H. BARDON.

Membres présents. — M^lle^ M.-Th. d'Alverny, M. J.-M. André, M^mes^ J. Assa, S. Bails, MM. J. Beaujeu, R. Bloch, J.-P. Boucher, A. Bourgery, P. Boyancé, R. Chevallier, J. Collart, M^lle^ S. Corbin, MM. P. Courcelle, A. Dain, R. Dreyfus, P. Dufraigne, M. Durry, P.-M. Duval, A. Ernout, M^lle^ J. Ernst, MM. J. Fontaine, J. de Foucault, R. France, L. Galand, L. Gerschel, R. Goujard, P. Grimal, J. Hellegouarc'h, N. I. Herescu, J. Heurgon, R. P. Hubert, S. Lancel, P. Langlois, R. P. Lauras, H. Le Bonniec, Y. Lefèvre, R. Marichal, J. Marouzeau, M^lle^ Y. Mestivier, M. A. Michel, M^me^ M. Michel-Lévy, M. L. Nougaret, M^mes^ S. Nougaret, A. Ohana, MM. J. Perret, J. Petitmengin, M^lle^ H. Pétré, MM. H. Pflaum, G. Picard, J. Reinach, M. Ribaud, G. Rochefort, L.-F. Rolland, Ch. Samaran, W. Seston, R. P. M. Testard, A. Vernet, M^lle^ S. Viarre, MM. R. Villers, P. Wuilleumier.

Informations.

M. J. MAROUZEAU, administrateur, signale la présence de M^me^ J. B. MATOWIST, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Varsovie,

1. Le texte développé de cette communication figure dans le tome XXXVI de la *Revue*, p. 105.

et, en lui souhaitant la bienvenue, se fait l'interprète de la Société pour lui exprimer la joie d'accueillir en elle un représentant éminent de l'Université polonaise.

Il signale que l'Université de Genève, à laquelle nous attachent tant de liens, fêtera du 3 au 6 juin son quatrième Centenaire, et, sur la demande des organisateurs, offre de représenter la Société à cette commémoration.

Il rappelle que la Fédération internationale des études classiques tiendra son Assemblée générale à Londres du 29 au 30 août, suivie du 3e Congrès international des études classiques, et propose de faire représenter la Société à ces deux réunions par M. M. Durry.

Il mentionne le projet d'un Congrès cicéronien organisé à Rome du 2 au 7 avril par le Centre d'études cicéroniennes, la réunion du 3e Congrès des études patristiques à Oxford, du 21 au 26 septembre, et celle du 2e Congrès « du latin vivant » à Lyon, du 8 au 10 septembre.

Enfin, il croit devoir signaler, sur la foi des journaux, que dans l'une de ses séances l'Académie française « a proclamé unanimement son attachement à la prononciation traditionnelle en France du latin scolaire ». M. Marouzeau donne connaissance de quelques réactions provoquées par cette déclaration qui vient à l'encontre de la plupart des recommandations et pratiques en cours dans les milieux enseignants, mais il estime qu'il n'y a pas lieu de reprendre la question, sur laquelle tout a été dit.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. R. Marichal désire attirer l'attention des latinistes sur les *services que l'électronie peut, dès maintenant, rendre à la philologie.*

Les recherches d'adaptation de machines électroniques à des problèmes linguistiques ont surtout eu pour objet la traduction automatique d'un texte en une ou plusieurs langues ; elles se sont poursuivies, indépendamment, en Amérique et en Angleterre (spécialement au Birbeck College de l'Université de Londres) et en U. R. S. S. depuis 1946 ; elles ont abouti actuellement à l'équipement de « tabulatrices » qui traduisent, fort correctement, au moins des textes techniques (cf. A. D. Booth, L. Brandwood, J.-P. Cleave, *Mechanical resolution of linguistic problems*, London, 1958 ; D. I. Panov, A. Lapunov, I. S. Muxin, *La traduction automatique*, dans *Recherches internationales*, n° 7, *Linguistique*, Paris, 1958). Les chercheurs ont d'abord commencé par établir des lexiques sur cartes perforées, mais ils ont rapidement dépassé ce stade rudimentaire et sont parvenus à surmonter les difficultés que posaient la morphologie, la syntaxe et l'ordre des mots. Au cours de ces travaux ils ont, parfois, à titre d'exercices, abordé de véritables

problèmes philologiques : en 1956, L. Brandwood a analysé le style de Platon et repris les recherches déjà anciennes de Campbell, Dittenberg et Ritter sur la chronologie des *Dialogues* : l'analyse a ici dépassé l'expertise lexicologique, elle s'est étendue à la syntaxe et au rythme. D'autre part, en 1949, le P. Busa, de l'*Aloisianum* de Gallarate, près de Milan, faisait entreprendre une « concordance » de saint Thomas d'Aquin (13.000.000 de mots), et aujourd'hui, à l'*Aloisianum*, se trouvent réalisées d'autres « concordances » : du *De diligendo Deo* de saint Bernard, des « manuscrits de la Mer Morte » ; d'autres travaux analogues sont en cours ou en projet sur Dante, sur des textes italiens archaïques, sur les *Prolégomènes* de Kant, sur les œuvres de Pierre Lombard. En Amérique, le P. Ellison a réalisé la « concordance » de la Bible anglaise ; d'autres entreprises analogues se développent ailleurs. En France, le *Centre d'études du vocabulaire français* de Besançon, que dirige M. Quemada, est équipé de machines électroniques et commence à fonctionner ; à la 6e Section de l'École des Hautes-Études plusieurs spécialistes s'occupent de ces questions et notamment des problèmes de traduction. Et cet aperçu est loin d'être exhaustif.

M. Marichal explique la composition des cartes perforées, base de toutes les opérations, utilisées par le P. Busa sur des machines I. B. M. Quel que soit le matériel employé, l'ordre des opérations est le suivant : dactylographie du texte, au moyen d'une perforatrice, sur des « cartes-textes » (I. B. M.) ou sur ruban (Bull) ; fabrication, en partant de ces cartes ou de ces rubans, de « fiches-mots » perforées ; impression en lettres, sur ces fiches-mots, du mot lui-même, des références et d'une portion plus ou moins étendue du contexte ; inscription au crayon par le philologue, sur les fiches-mots, des indications de tout ordre (morphologie, syntaxe, etc.) susceptibles de l'intéresser, au moyen d'un code de perforations ; perforation par le mécanographe de ces indications ; classement automatique des fiches-mots, dans l'ordre désiré, par une trieuse ; impression par une tabulatrice des fiches-mots, avec ou sans contexte.

L'intérêt des machines électroniques est l'énorme économie de temps qu'elles procurent : le philologue peut avoir, en quelques mois, sans être intervenu autrement que pour donner ses directives et pour annoter ensuite les fiches-mots, la liste complète des mots employés dans un auteur et tous les autres renseignements qu'il aura su exprimer par un code. La durée du travail manuel est réduite à celle de la dactylographie du texte. Actuellement il n'est expédient d'utiliser ces machines que pour des textes très étendus, des dépouillements exhaustifs, des index de noms propres dans des textes qui en comportent un grand nombre ; leur emploi perd de son intérêt s'il faut faire un choix dans un

texte ; dans ce cas, le travail de préparation, qui ne peut être fait que par un spécialiste, serait souvent aussi long que le relevé manuel sur fiches. Les machines sont très coûteuses, mais un an de travail de leur part peut fournir à un érudit des matériaux dont l'exploitation prendrait toute une vie humaine.

Si l'emploi de ces machines semble devoir bientôt transformer les procédés de travail des linguistes, il offre, d'autre part, aux historiens la possibilité d'obtenir sans la moindre peine des répertoires qu'on hésitait à confectionner : par exemple la mise sur fiches de tous les mots du C. I. L. est maintenant un travail très facile et très rapide, qui permettrait aux épigraphistes ou aux papyrologues de retrouver très vite tous les textes parallèles et, lorsque, par suite des mutilations du support, ils ne disposent plus que d'une ou deux lettres à l'intérieur d'un mot, de connaître presque instantanément tous les mots latins qui présentent cette lettre à la place qu'on lui suppose d'après l'étendue de la lacune.

Il est certain que dans les années qui viennent les Universités des pays riches vont s'équiper de machines électroniques ; il serait temps que les autorités universitaires françaises s'en préoccupent, car des installations de ce genre coûtent des dizaines de millions et un trop grand retard sur l'étranger ne pourrait être rapidement rattrapé. Il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, de prévoir des centres mécanographiques très nombreux : un seul centre, c'est le cas de Besançon pour le français, peut alimenter en fiches toutes les Universités d'un pays ; il suffit que celles-ci possèdent les trieuses nécessaires aux manipulations.

— M. H. Bardon se plaît à mettre en lumière l'intérêt de ces nouveaux auxiliaires de la philologie ; MM. R. Bloch et P. Wuilleumier signalent que le C. N. R. S. utilise dès maintenant des machines électroniques pour constituer des répertoires de la céramique orientale et des cylindres babyloniens.

II. — M. A. Michel étudie, à propos de Nisus et Euryale, *un lieu commun philosophique chez Virgile.*

Dans leurs récits, les poètes peuvent, grâce à la technique rhétorique des « lieux communs », introduire des maximes générales qu'ils empruntent aux philosophes. L'histoire de Nisus et Euryale en témoigne. Elle se distingue des modèles homériques par une tendance à la méditation (cf. les vers 184 sqq. et leur commentaire par Servius). Dans leur dialogue, les deux héros insistent sur leur amour de la gloire dans un langage stoïcien, qui rappelle notamment la XIV^e *Philippique* de Cicéron (cf. *Stoïc. Vet. Fragm.*, III, 162). Cette conception de l'honneur est liée à l'amitié (rerum verborumque fides, v. 280-281), comme le prouvent

des textes de Plutarque et de Cicéron. Nisus et Euryale, qui rivalisent d'abnégation, ne veulent ni se quitter ni se survivre. Cette attitude rappelle celle d'Oreste et de Pylade dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, et surtout dans le *Dulorestes* de Pacuvius, où les deux amis décident de mourir ensemble, faute de pouvoir se sauver mutuellement. Cicéron (*De Finibus*, II, 79, etc...) citait cette scène célèbre pour critiquer chez les Épicuriens la conception utilitaire de l'amitié. Et Sénèque à son tour écrira : « Aimer, c'est avoir quelqu'un pour qui mourir » (*Lettres à Lucilius*, 9, 8 sqq.) Virgile, qui connaît Pacuvius, a pu s'inspirer de ce modèle. Nisus et Euryale sont conduits par leur amitié même à « mépriser le tranquille repos » (v. 186). L'existence de ce « lieu commun » est confirmée par deux autres textes : Horace (*Épode I*) déclare à Mécène qu'il renonce à l' « otium » pour le suivre par pure amitié dans la campagne d'Actium ; c'est précisément l'année (31) où il semble se détacher de l'épicurisme. D'autre part, Tacite (*Annales*, XV, 63) décrit la tentative de suicide de Pauline, qui n'a pas voulu survivre à son mari, Sénèque : « Celui-ci ne s'opposa pas à sa gloire. » L'ensemble de ces faits concourt à faire apparaître, dans la littérature romaine, un thème de réflexions philosophiques sur le suicide par amour. Les écrivains favorisent ainsi une évolution du stoïcisme antique vers plus de sensibilité.

— M. P. Boyancé souligne que Virgile tend effectivement à transformer le style épique en y introduisant des maximes générales dont les nuances, parfois subtiles, s'éloignent de la simplicité d'Homère. Les allusions au stoïcisme sont inspirées au poète par sa vaste culture.

— H. Bardon, président, félicite M. A. Michel en regrettant que l'heure avancée ne laisse pas place à une débat plus ample sur un problème qui met en cause deux mobiles essentiels de l'activité poétique à Rome : tradition et personnalité.

III.

SÉANCE DU SAMEDI 14 MARS 1959.

Président : M. H. Bardon.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, M. J. André, Mme J. Assa, M. R. Bloch, Mlle M. Bontemps, MM. P. Boyancé, E. Cavaignac, J. Collart, P. Courcelle, A. Dain, P.-M. Duval, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. R. P. Folliet, J. Fontaine, J. de Foucault, R. France, E. Galletier, R. Goujard, P. Grimal, J. Hellegouarc'h, J. Heurgon, R. P. Hubert, P. Jal, S. Lancel, P. Langlois, H. Le Bonniec, G. Le Bras, P. Lévêque,